



Lettres québécoises Page D 3
Le feuilleton Page D 4

ARTS VISUELS



Arts visuels Page D 5
Formes Page D 8

LIVRES

LA FANTASIE ORDINAIRE

Candide à Laval

Une écriture pleine d'émotions pour raconter la quête d'un banlieusard dont le patronyme se réfère aux deux Rousseau: le philosophe et le peintre

LE JARDIN

Robert Daneau
Éditions Triptyque, Montréal, 1997,
168 pages

BLANDINE CAMPION

La matière du premier roman que Robert Daneau vient de faire paraître aux éditions Triptyque trouve sa source dans la quête essentielle entamée par l'homme à l'aube des temps: réintégrer le paradis des délices dont il a été chassé par le Tout-Puissant, pour avoir cédé à la tentation et goûté le fruit défendu.

Le Jardin, c'est donc, tout d'abord, cet éden qui constitue l'eldorado suprême, le lieu de la félicité par excellence et que le protagoniste, Nicolas Rousseau, voudrait bien parvenir à reconstituer dans la cour arrière de son appartement lavallois.

Mais ce Jardin, c'est aussi, comme le suggère le titre du tableau qui illustre la couverture du livre, le jardin des rêves, le jardin secret que tout individu porte en lui et passe son existence à protéger ou à faire croître. Le rêve de Nicolas Rousseau, quant à lui, n'a, a priori, rien d'irréalisable: «C'était tout ce que j'attendais de la vie: avoir un territoire bien à moi, si restreint soit-il, y semer quelques tomates et quelques fleurs, m'y amuser avec Benjamin et Jonas et y vivre paisiblement».

À 30 ans, Nicolas Rousseau, diplômé en microbiologie, vit rue Donk, à Laval, avec un chat nommé Personne et ses deux fils Jonas (quatre ans) et Benjamin (huit ans). Divorcé, il est séparé depuis deux ans de Madeleine, qui lui a confié la garde des garçons pour courir après son propre eldorado en Europe et au Moyen-Orient.

Mais Nicolas n'est pas seul pour autant puisqu'il héberge Gabrielle, sa sœur cadette en mal de contrat (elle est comédienne) et de petit ami, et reçoit régulièrement son ami d'enfance, Angel Washkansky, boucher gastronome et grand amateur de bière. Pour compléter ce petit microcosme banlieusard, Robert Daneau a doté son protagoniste d'une charmante voisine, Solie Brunhoff (15 ans), qui, à l'occasion, lit dans les lignes de la main, en grande «fêrue d'ésotérisme et de cartomanie» qu'elle est, et dotée d'un frère de 20 ans, Alex, adepte de culturisme.

Il y a surtout la belle Barbara, voisine et propriétaire de Nicolas, qui vient lire et se faire bronzer sur les dernières parcelles de gazon épargnées par les travaux horticoles de son locataire, tout en développant, pour qui veut bien l'écouter, ses théories d'intellectuelle sur l'inexistence de l'amour.

MARIE-ANDRÉE CHOUINARD
LE DEVOIR

Depuis que ses marmots sont tout petits, Stéphanie Poulin a instauré un rituel autour de la lecture d'un livre. Avant de plonger dans le texte et les images, il n'oublie jamais de lire à voix haute le titre, puis le nom de l'auteur, celui de l'illustrateur, terminant son petit laïus en nommant la maison d'édition et l'endroit où la version originale a été produite. Résultat? «À l'âge de cinq ans, les trois enfants avaient chacun leur auteur et leur illustrateur préférés, et ils avaient aussi repéré leur combinaison gagnante, la paire parfaite: l'illustrateur et l'auteur qui arrivaient ensemble au meilleur résultat!»

Le papa lit des histoires, mais en confectionne aussi. Il a déjà manié à la fois le verbe et l'image, signant non seulement le dessin mais aussi le texte; désormais cependant, il se consacre à son seul plaisir, l'illustration, délaissant l'écriture qui lui donnait jadis des cheveux blancs. À 36 ans, le jeune Poulin affiche un tableau d'honneur que plusieurs pourraient lui envier: trois fois déjà lauréat du prix littéraire du Gouverneur général (en 1986, en 1989 et cette année, pour l'illustration de *Poil de serpent dent d'araignée*) mais aussi finaliste canadien en 1995 pour le prix Hans Christian Anderson, plus haute distinction internationale dans le domaine de la littérature jeunesse.

Les prix réjouissent, bien sûr, mais n'égalent jamais le plaisir d'imaginer d'abord le support visuel qui rendra le plus justice à un texte, puis de crayonner des semaines, des mois durant jusqu'à ce que soient étalées devant l'artiste les toiles, ensuite transformées en pages.

Dans les librairies ces jours-ci circulent deux bouquins fort appréciés du jeune public: *Poil de serpent dent d'araignée*, le récit fantastique de l'aventure d'une fillette et d'un jeune collectionneur de bave de crapaud, et puis aussi, dans un tout autre registre, *Petit Zizi*, l'histoire savoureuse d'un garçonnet montré du doigt par de vils copains à cause de la longueur de son appendice.

VOIR PAGE D 2: POULIN



S T É P H A N E P O U L I N

«J'AIME QUE LES GENS RECONNAISSENT UN LIEU DE TOUS LES JOURS DANS MES DESSINS, OÙ IL PEUT Y AVOIR DE L'EXTRAORDINAIRE.»

VOIR PAGE D 2: DANEAU

Cahier R e n t r é e
spécial littéraire
Ne manquez pas notre **spécial** littéraire
publié le 31 janvier 1998
Tombée publicitaire: le vendredi 23 janvier 1998

LIVRES

HISTOIRE

La légende des lys

**FLEUR DE LYS D'HIER
À AUJOURD'HUI**
Hélène-Andrée Bizier
et Claude Paulette
Art global, Montréal,
1997, 154 pages

**JEAN CHARTIER
LE DEVOIR**

Le lys visible sur l'oriflamme, l'écu et la couronne, ne meurt jamais. Voilà pourquoi l'histoire de France est liée à la légende des lys, font valoir Hélène-Andrée Bizier et Claude Paulette dans la présentation d'un livre touffu mais sans un texte qui raconte l'histoire en continu. Il s'agit plutôt de capsules, non liées les unes aux autres, à la mode nouvelle d'Internet.

Clovis, le chef des Francs, entreprit en 486 la conquête de la Gaule et « il obtint la défaite des Alamans en 496 avec un casque à fleur de lys », racontent-ils, et il devint premier roi des Francs. Il arborait la couronne à trois fleurs de lys quand il procéda à l'unification temporaire de la France.

Les princes de lys suivirent, de Pépin le Bref en 751, à Charles Auguste, son fils, qui obtint le titre de roi des Lombards en 774, et devint Charlemagne. C'est lui qui aurait offert la fleur de lys à la ville de Florence à la

fin du VIII^e siècle.

La fleur de lys florentine est évidemment la plus belle des fleurs de lys, avec ses trois pétales épanouies qu'on voit sur les colonnes de la cour intérieure du Palazzo Vecchio et dans l'appartement des Prieurs. Les auteurs notent que le lys des champs a plutôt cinq pétales. L'art florentin est inégalable. Au XII^e siècle, Florence fit frapper une monnaie marquée d'une fleur de lys, le florin.

À l'époque des découvreurs, au XVI^e siècle, le roi François I^{er} portait un vêtement bleu couvert de fleurs de lys dorés. Il combattit en Italie et adopta le drapello qui devint un drapeau bleu à trois fleurs de lys. C'est lui qui manda Jacques Cartier pour découvrir les nouvelles terres lointaines.

Celui-ci le fit en plantant « un écusson à bosse, à trois fleurs de lys » quand il nomma Saint-Severan la sortie du détroit de Belle-Isle, quand il fit de même à l'île Percée et dans la baie de Gaspé.

Maison neuve avancera avec la bannière fleur de lys pour la fondation de Ville-Marie et Gaspard Chaussegros de Léry fera sculpter des lys au-dessus de la porte principale au château Saint-Louis, au Palais et dans les salles d'audience de Montréal et des Trois-Rivières.

La plus vieille cloche de la Nouvelle-France, remise par Robert Giffard à la chapelle de Beauport en 1666, arborait

la fleur de lys, et le coffre de bois remis par Louis XV à l'Hôtel-Dieu de Québec. On voyait la fleur de lys sur la plaque de la cheminée des Forges de Saint-Maurice,

sur les pichets du Chien d'or sur la Côte de la Montagne, sur les assiettes de Frontenac, sur les clochettes d'école ou sur la boucle des ceinturons militaires.

On trouvait même la fleur de lys en fer blanc étamé pour les moules à gâteau à la fin du XVII^e siècle. Et la bannière de Carillon avait la fleur de lys blanche à chacune de ses quatre extrémités. On vit finalement la fleur de lys du régiment Royal-Roussillon sur les plaines d'Abraham. Lévis préféra brûler les bannières à fleurs de lys en

1760 plutôt que de les rendre au général Amherst à Montréal. C'est sous l'Union Jack que la Nouvelle-France cessa d'exister.



DANEAU

«La mort, quelquefois»

SUIITE DE LA PAGE D 1

Dès les premières pages du roman, Robert Daneau, tantôt par des petites remarques humoristiques ou caustiques sur la vie de banlieue et son ambiance étriquée (« [...] à Laval, ce havre de paix et de tranquillité, là où rien ne vient troubler la vie paisible des banlieusards, l'arrivée d'un nouveau voisin qui arrache sa pelouse plutôt que de l'engraisser a de quoi troubler les esprits »), tantôt par des réflexions sur la paternité, l'amitié ou les relations familiales, sait mettre en place une atmosphère empreinte de calme et construit son récit aussi bien autour des petits riens du quotidien que

des événements dramatiques qui surgissent sur le chemin du narrateur.

En effet, le destin frappera une première fois pour briser la sage existence des personnages: Véronique, 15 ans, se tire une balle dans la tête dans le terrain vague derrière la maison des Rousseau, par un beau samedi de mai. La vue du cadavre pâle de l'adolescente fera resurgir dans l'esprit de Nicolas l'image du corps de sa sœur jumelle, Danielle, décédée l'année précédente des suites d'un accident de voiture. Ces deux morts violentes conjuguées rendront au personnage et narrateur sa rage de vivre, qui se traduira par un pressant besoin d'activités horticoles, mais aussi par un

rapport de plus en plus étroit avec *La Terre*, titre de la deuxième partie du roman: « Ce qui au départ ne devait être qu'un passe-temps, pour me reposer d'un travail souvent trop routinier et assurément très peu physique, est devenu une vraie obsession ».

La vie continuera néanmoins son cours et le narrateur se dévoilera peu à peu aux lecteurs, toujours avec pudeur et retenue, tout en parlant du quartier, des voisins, de ses amis, de ses enfants, etc., révélant ainsi un homme simple mais profond, tout comme l'est son discours, grâce auquel, par touches successives, par courts retours en arrière ou commentaires discrets, nous apprenons à découvrir et à mieux connaître les personnages secondaires, certains dessinés avec précision, d'autres à peine esquissés, tous parfaitement convaincants. Étonnamment, on apprécie particulièrement ce qui constitue un paradoxe de ce roman: alors que le narrateur ne cesse de répéter que sa vie toute entière est construite sur « l'incertitude et la confusion », son discours n'a rien de nébuleux ou de désordonné, bien au contraire. Le récit respire le calme et la sérénité, la force tranquille. Il s'en dégage une douceur particulière, comme si Nicolas était parvenu à créer, au cœur même de son discours, l'espace d'accalmie qu'il rêve de reconstruire dans son jardin. En ce sens, le roman de Robert Daneau est une réussite.

Domage que Véronique Tanguay, abandonnée au seuil de la deuxième partie, ne réintègre le récit qu'au mitant de la troisième partie, et encore pour quelques lignes seulement. Le suicide de la jeune fille, s'il explique en grande partie le nouvel appétit de vivre du nar-

rateur, apparaît bien vite comme un prétexte. La tension créée par l'énigme de sa mort aurait pu être mieux exploitée en étant maintenue tout au long du récit. Décidément, la jeune fille avait bien raison de dire qu'elle n'était pas aimée pour elle-même...

Il faut cultiver notre jardin

La force de vivre qui a manqué à Véronique, le secret qui l'aurait aidée à supporter les aléas de l'existence, Nicolas va la trouver, concrètement, dans la réalisation de son jardin et, au plan figuré, dans la leçon bien connue que nous a léguée le *Candide* (encore un qui cherchait l'eldorado) de Voltaire: il faut cultiver notre jardin. En digne disciple de *Candide*, Nicolas Rousseau (dont le nom de famille, calqué sur celui du Douanier Rousseau qui prête une de ses œuvres pour illustrer la couverture du roman, est loin d'être gratuit) affirmera ainsi: « En fouillant la terre meuble encore imbibée de l'eau de la pluie printanière, je me suis dit que, puisqu'on nous avait jetés dehors de l'éden sans espoir aucun d'y retourner un jour, la meilleure solution restait de se bêcher un jardin bien à soi ». Mais le destin, sous la forme d'un fou armé cette fois, va se charger de lui rappeler que ne reconstruit pas le paradis qui veut... Finalement, la vérité sortant toujours de la bouche des enfants, le mot de la sagesse appartiendra à Solie, l'adolescente aux croyances ésotériques, persuadée qu'« on doit mourir des dizaines de fois pour apprendre à vivre ». Une leçon qui coûtera cher à Nicolas Rousseau mais qui aura permis à Robert Daneau de nous offrir une bien belle histoire, servie à merveille par une écriture pleine d'émotions.

POULIN

Une simplicité désarmante

SUIITE DE LA PAGE D 1

« Ce texte [Petit Zizi] était d'une simplicité désarmante, et le défi pour moi était justement de ne pas envahir le texte avec mes illustrations détaillées et développées, explique Stéphane Poulin. J'ai réfléchi et j'ai finalement décidé de laisser tomber tout ce qui pourrait être superflu en me plaçant exactement au même niveau que le texte. Je me suis concentré sur la psychologie des personnages, sur le petit bonhomme qui est complètement obnubilé par son propre problème. »

Petit Martin plutôt introverti aux lunettes opaques, ne lui permettant pas de voir à travers. « Jusqu'à ce matin, tout allait très bien », écrit l'auteur de l'histoire, Thierry Lenain. Comme tous les garçons, Martin avait un zizi et ce zizi ne lui posait aucun problème. Bien sûr, de temps en temps, Martin s'inquiétait. Il se demandait si un jour son zizi ressemblerait à celui de son papa. Mais c'est normal, tous les garçons se demandent ça. Donc, tout allait très bien.

Ce bout de texte, inscrit sur la toute première page, est marié à une image où l'on voit le petit Martin, quasi insouciant, sac à la main, lacets dénoués, se baladant sur la rue. « Cette première page n'était pas facile à faire parce qu'elle raconte ni plus ni moins qu'un petit garçon va bien », explique Stéphane Poulin. C'aurait pu être assez ennuyant si je m'étais contenté d'illustrer un petit garçon qui se promène, tout bonnement. » Discrètement, subtilement même, l'illustrateur s'est amusé à dissimuler ici et là dans cette page quelques petits symboles phalliques. Un gros saucisson à l'enseigne d'un boucher, un étal de bananes et un autre de concombres chez l'épicier, et puis un petit chien dessinant son territoire sur un arbre.

« Il y a quelque chose d'un peu gênant, d'osé même dans le travail de l'illustrateur. Ce qui n'est pas évident mais très plaisant, c'est de prendre le texte de quel'un d'autre, de se l'approprier en quelque sorte, de devenir le tout premier lecteur de ce texte et de rendre mes impressions sous la forme de dessins. »

Raconter sans lire

Généralement, Stéphane Poulin demande à l'éditeur de lui raconter l'histoire, comme ça, verbalement, sans la lire. « Tout de suite, j'ai des images en tête. » Après avoir lu le texte, il sait si oui ou non il pourra en faire l'illustration. « Moi, j'ai une fantaisie plutôt ordinaire, j'ai beaucoup de difficultés à me placer dans des univers éclairés. J'aime plutôt que les gens reconnaissent un lieu de tous les jours dans mes dessins dans lequel il peut y avoir de l'extraordinaire. C'est comme ça que je fonctionne dans la vie, dans mes dessins aussi: le bonheur, l'extraordinaire est dans l'ordinaire. »

Sur une table dans le salon, ou encore simplement dans sa cuisine — « Je n'aime pas l'idée d'un bureau, comme si j'allais au bureau et que c'était une corvée. J'aime penser que mon travail c'est comme un hobby auquel je me consacre avec plaisir, chez moi » —, Stéphane Poulin dessine, efface, dessine à nouveau, efface encore, redessine, jusqu'à ce que l'esquisse le satisfasse. Puis, à l'aide d'une petite opération au papier carbone, il transpose l'ébauche sur une toile et y met de la couleur en peignant à l'huile.

« Je vois la conception d'un livre »

comme un ensemble, où le rythme, la couleur sont tous essentiels, explique l'illustrateur, qui pourrait prochainement imaginer un texte du chroniqueur de *La Presse* Pierre Foglia. Ce que je trouve ingrat par-dessus tout dans le travail de l'illustrateur, c'est d'avoir à suivre le texte sans jamais révéler ce qui se passe avant que les mots ne le disent. » Dans *Poil de serpent* dent d'araignée, l'histoire commence sur une altercation entre Florentine et son père, laquelle chicane se solde par le départ précipité de la fillette sous les cris de son sympathique père. « Le texte raconte un père en furie contre sa fille, mais je ne pouvais absolument pas dessiner cela, il fallait donc illustrer la course folle de la petite fille sans que l'on sache tout ce qui venait avant son départ de la maison. »

Dans un monde où l'image est omniprésente, Stéphane Poulin déplore le fait qu'on ne soit plus capable de dissocier l'image des mots qu'on y marie. Indissociables, le dessin et le texte vont de pair. « Il est essentiel d'apprendre à lire et à écrire, à jongler avec les mots, mais il est dommage qu'on ait sabordé au fil des ans ce talent naturel qu'on avait de regarder et comprendre les images sans avoir à mettre de mots dessus. »

Son plus vieux rejeton, 12 chandelles sur son gâteau, manie avec adresse le crayon, à la bande dessinée dans le sang, traîne son portfolio dans les salons du livre lorsque son père s'y rend. Le plus petit dessine lui aussi et Stéphane Poulin y voit la fibre du dessinateur.

« Ils ont vite saisi que l'illustration, ce n'est pas de la décoration ni de l'enluminure. C'est un langage, qui n'est pas plus important que le texte, mais qui l'est tout autant. »



ILLUSTRATION STÉPHANE POULIN



**BOUQUINERIE
SAINT-DENIS**

Achetons

Vos livres,
petite ou
grande
collection.
Payons
le bon prix.
Argent comptant.

Vendons

Bande dessinées
Livres d'art
et 20 000 autres
titres à moitié
prix ou mieux.
Qualité et choix

4075, rue St-Denis (angle Duluth)
Montréal (514) 288-5567

Jean-Marc Piotte



De Platon à Arendt, cet ouvrage magistral présente une trentaine des plus grands philosophes du monde dont les textes sur l'éthique et la politique continuent de nourrir nos sociétés.

**LES GRANDS PENSEURS
DU MONDE OCCIDENTAL**
L'éthique et la politique
de Platon à nos jours

608 pages — 34,95\$

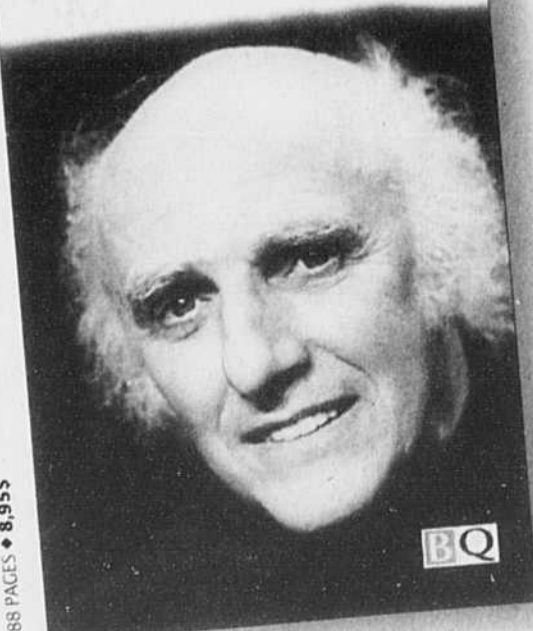
FIDES

BQ

BIBLIOTHÈQUE QUÉBÉCOISE

COLLECTION DE POCHE

Gilles Vigneault
Entre musique
et poésie
40 ans de chansons



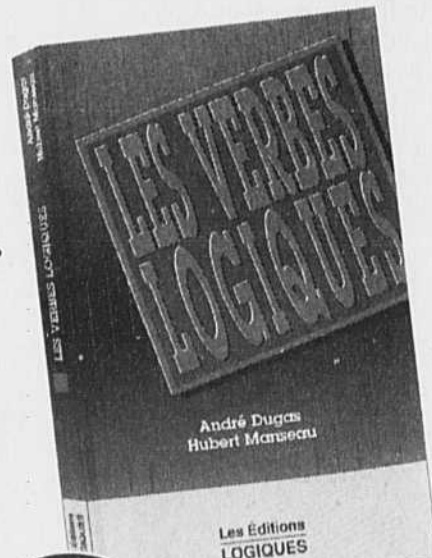
288 PAGES • 8,95\$

Catalogue complet : www.livres-bq.com
LES BONS LIVRES EN FORMAT DE POCHE

**Pourquoi
acheter en France**

**ce qu'on fait si
bien au Québec?**

- 1500 verbes de plus que les autres guides
- 130 modèles faciles à utiliser
- usage des prépositions
- grammaire des verbes
- fréquence d'emploi des verbes
- aucune exception



12,95\$

Les verbes logiques
André Dugas et Hubert Manseau
248 pages

Les Éditions LOGIQUES

Distribution exclusive : LOGIDISQUE 1225, rue de Condé Montréal (Québec) H3K 2E4
Tél. : 933-2225 Fax : 933-2182 logique@cam.org <http://www.logique.com>

LIVRES

POÉSIE

Apprentissages du monde

LA PART DE FEU

Suzanne Jacob
Les Éditions du Borel, Montréal, 1997, 98 pagesENTRE LE SILENCE
ET L'ARBREJudith Chavanne
Gallimard, Paris, 1997, 106 pages

DAVID CANTIN

À une période où bien des poètes se laissent séduire par l'art romanesque, il est presque curieux qu'une romancière établie, comme Suzanne Jacob, revienne désormais à son œuvre poétique. De *Gémellaires* (Le Bœuf, 1980) jusqu'aux *Écrits de l'eau* (L'Hexagone, 1996), elle poursuit ce cycle des éléments avec un troisième volet intitulé *La Part de feu*. Parfois surprenante, la poésie de Suzanne Jacob tente de réunir la part lyrique et orale dans une structure versifiée des plus denses. De manière personnelle, cette demande d'écriture contemporaine rejoint ainsi la grande tradition des poètes de l'Hexagone (de Roland Giguère à Gaston Miron).

Comme dans *Les Écrits de l'eau*, ce dernier recueil est divisé en deux parties complémentaires où l'on tente de revivre cette «origine toujours recommencée». Par contre, c'est à travers l'aspect paradoxal du feu (symbole de régénérescence et de mort) que l'univers poétique de Jacob se manifeste une fois de plus. Déjà, dans «Le Deuil de la rancune», on perçoit comment les souvenirs de l'enfance se heurtent à la violence des oppositions intérieures. En quelque sorte, le poème cherche à retrouver l'ordre inaudible de la parole et des choses, pour mieux comprendre son lien intime au réel. Plus que jamais, il faut reprendre le chemin du passé afin de saisir la mémoire du présent: «Nous avons négligé de vivre, nous nous/ sommes laissés distraire./ nous avons négligé de perdre, nous nous/ sommes laissés égarer./ à demain, à bientôt./ mais déjà dispersés bien au-delà/ du sel./ et tant de sel dispersés./ qui reconnaîtra/ que c'est l'obéissance qui nous venge./ l'obéissance et ce gaspillage/ de chants mousseux qui tracent/ des franges brillantes aux abîmes./ à la nuit?».

D'abord inattendu, *La Part de feu* s'éloigne après coup de l'essence même de ses interrogations ontologiques. Il faut attendre jusqu'à la suite finale (donnant son titre au livre) pour renouer avec la tension prodigieuse du début. Entre ces pages, on tombe plutôt dans l'enchaînement anaphorique des anecdotes convenues et prévisibles. Curieusement, c'est pour ces mêmes raisons que *Les Écrits de l'eau* m'avait laissé sur un mauvais souvenir. Il y a, sans doute, beaucoup d'éléments que je n'arrive pas à concilier dans ma lecture de la poésie de Suzanne Jacob! Il me faudra attendre la suite.

Une voix prometteuse

Récipiendaire du prix Louise-Labé, *Entre le silence et l'arbre* de Judith Chavanne me fait découvrir une des voix les plus prometteuses de la poésie française contemporaine. Grâce à l'alternance du vers libre et de la prose poétique, le regard de Chavanne traverse les obstacles du jour



HUBERT GROOTECLAES

Suzanne Jacob

afin de surprendre cette vérité invisible que le temps éparpille. Autour de quelques mots unificateurs (lumière, arbre, beauté, oiseau et joie), un espace naturel, que découvre les sens, redonne à l'être ainsi qu'au monde toute son amplitude cosmique. En sept courtes parties, un ton unique se manifeste pour mieux saisir les contrastes spirituels de «ce qui demeure» dans l'expérience immédiate du lieu habité. «Je demande, sous les nuages, un peu de clarté au vent./ au ciel, seulement qu'il se glisse/ dans la faille que lui ménagera le temps./ Je n'espère pas obtenir de raisons: ce que c'est qu'être sur la/ terre/ ni que me soit découvert aucun horizon vaste; séjour tranquille./ ni l'azur ni le firmament ne me disent rien de la lumière./ j'ai besoin du nuage, et d'éprouver le temps peu à peu/ qui le fend, qui le crée par interstice: lentement un rai bleu./ j'attends le moment où sans avoir plus de fondements/ le cœur et le monde s'éclaircit./ j'attends une lumière qui ne soit pas une éternité lointaine./ mais un passage qui coïncide avec celui du temps.» L'errance de Judith Chavanne suit «l'apprentissage du désapprendre» d'Alberto Caero, l'hétéronyme bucolique et païen de Fernando Pessoa. Dans ces poèmes, le questionnement métaphysique redonne un sens aux choses pour mieux se retrouver «au bord de l'écoute, au bord du monde et de soi-même».

De Rutebeuf à Ferré

LA POÉSIE FRANÇAISE

À TRAVERS SES SUCCÈS, DU
MOYEN ÂGE À NOS JOURSChoix de textes et introduction par
Emmanuel de Waresquiel
et Benoît Laudier
Paris, Éditions Larousse,
1997, 233 pagesODILE TREMBLAY
LE DEVOIR

Voici cinq siècles de poésie française, de Rutebeuf à Léo Ferré. Cinq siècles au cours desquels les poètes ont parlé d'amour comme il se doit, mais aussi du mal de vivre, de la mort qui vient, de la beauté fugitive des visages et des choses, de la douleur et de l'espérance.

«Toute anthologie est affaire d'humour, nous dit l'éditeur. Et de conviction. Seul le plaisir retiré de la lecture des textes participe de son élaboration.» Les auteurs de cet ouvrage se sont donné le défi de «choisir la fleur» de la poésie, justifiant ainsi le qualificatif de florilège, mêlant les genres, mariant l'art lyrique, dramatique, épique, satirique, en ajoutant quelques chansons.

Ce beau volume illustré de photographies et de peintures ne prétend pas jeter les poèmes en vrac à la tête du lecteur. Toutes les époques, de même que plusieurs poètes, ont droit à leur petit couplet commentateur. Ce qui apporte une dimension didactique à l'ensemble mais une intéressante mise en perspective.

Au fil des pages, on gémira avec Rutebeuf sur «les amis que vent emporte», sur les pendus de Villon aux os devenant cendre et poudre. Ronsard invitera mignonne à aller «voir si la rose...» et il pleuvra sans arrêt sur le cœur de Verlaine comme il pleuvra sur Brest pour la Barbara de Prévert, alors qu'Aragon martèlera qu'«il n'y a pas d'amour heureux». De Rimbaud à Baudelaire, d'Éluard à Breton, de Vigny à Musset, de Paul Fort à Apollinaire, les classiques répondent présents. C'est évidemment chez les contemporains

que se trouvent les plus grandes surprises, et souvent les œuvres moins connues, néanmoins très belles, signées Jacques Reda, Jean Orizet, Jean-Louis Murat. Mais Léo Ferré y

chantera avec la voix rauque et familière qui renaît des lignes: «La mdrée je l'ai dans le cœur / Qui me remonte comme un signe», et Brel implorera une fois de plus «Ne me quitte pas».

Marcel Olskamp



Cette biographie des années de jeunesse de Ferron retrace son itinéraire intellectuel et permet de comprendre son œuvre. Le destin tout en ruptures de Ferron nous permet de jeter un regard neuf sur de nombreux aspects mal connus de l'histoire intellectuelle et littéraire du Québec des années 1920 à 1950.

Le fils du notaire
JACQUES FERRON
1921 - 1949

430 pages 29,95\$

FIDES

LE BOUQUINISTE

PIERRE CHAPUS

Livres anciens et d'occasion
GravuresPhilo - Littérature - Histoire Arts -
Canadienne

Les choix d'un libraire

ACHAT ET VENTE

2065, SAINT-DENIS

MONTRÉAL 842-9204

LITTÉRATURE FRANÇAISE

La beauté du diable

GUYLAINE MASSOUTRE

Un nom, un titre, un roman: voici un monde nouveau, sorti du néant par un tour de prestidigitation. Devant le nombre des nouveaux romanciers qui fleurissent chaque année (plus d'une soixantaine en 1997), on est surpris par la source inépuisable de l'imaginaire. Il y en a pour tous les goûts. Des sérieux et des audacieux, des légers et des provocants. Des récits très minces et quelques-uns qu'on n'est pas près d'oublier.

L'ENTRE DEUX MÈRES

Catherine Allégret
Stock, Paris, 1997, 190 pages

C'est au sortir d'une conversation avec elle-même que le hasard frappe à la porte de Beth. Il a le visage d'un visiteur inattendu mais, à ses manières, elle sait qu'il ne lui est pas inconnu. À vrai dire, ils partagent un air de famille. Impossible de tricher plus longtemps: ils ont eu autrefois le même père...

On a beau couper les ponts derrière soi, le passé finit toujours par refaire surface. Il n'est pas de séparation qui efface les liens du sang. C'est ce que raconte cette histoire toute simple, qui met en présence deux êtres qu'une différence d'âge, des accidents de la vie et le destin ont jadis séparés. Une immense tendresse les réunit dans une gerbe d'émotions. Cet amour répare tous les accrocs. On se laisse prendre à notre tour par l'écriture chaleureuse, dans ce premier roman, de la fille de Simone Signoret et d'Yves Allégret.

LA SCIE PATRIOTIQUE

Nicole Caligaris
Mercure de France,
Paris, 1997, 103 pages

C'est un soir de Noël, mais l'histoire n'a rien d'un conte de circonstance. Des hommes de patrouille font une reconnaissance avant de fêter la trêve. La compagnie campe en terre ennemie. Mais le bivouac n'est pas une partie de scouts: c'est la guerre, la traque, le ramdam de l'artillerie lourde. Les hommes ont le gosier sec, le souffle court, les lèvres exsangues. Ils taillent de la chair humaine à volonte. Ils sont là pour ça.

On ne saura ni où ni quand se passe l'action. C'est l'histoire sauvage de tout carnage entre les hommes, vue à ras du sol, sous les pas de la troupe. Ce récit a du nerf, de la poigne, du cran. On y voit clair dans le noir des actes barbares, on y sent l'ankylose

du guetteur et l'angoisse du trouper. On y vit la peur et l'horreur de tout ce qui touche aux limites de l'humanité, infectée par ce qui ne peut plus la nommer dignement. C'est un premier ouvrage court et frappant.

L'INFAMILLE

Christophe Honoré
Éditions de l'Olivier,
Paris, 1997, 167 pages

Ce récit, au ton jeune, aux dialogues bien rythmés et au style très parisien, raconte la rage d'un jeune homme chargé de reconnaître le corps de son frère aîné à la morgue. Ce moment crucial catalyse ses souvenirs, sa hargne et sa tendresse, car le deuil est l'épreuve d'une libération. L'imagination du narrateur déborde alors largement les souvenirs. On sent la vie prendre son essor et casser les données terre à terre de toute vérité prosaïque.

Ce premier roman, que signe un auteur de vingt-sept ans, explore la mythologie familiale à coups de règlements de comptes littéraires. Une identité forte se dégage peu à peu des attachements puissants que génère la famille, quels que soient les pièges des sentiments. Accessoirement, signalons qu'un épisode se passe à Sept-Îles, face au Saint-Laurent.

LES AMANTS DE BORINGE

Pascale Gautier
Albin Michel, Paris,
1997, 251 pages

J'aurais parié qu'il s'agissait aussi d'un premier roman, tant cet univers ne ressemble à rien de ce que j'ai lu. Mais j'aurais eu tort: c'est le troisième roman de Pascale Gautier. Si vous aimez les contes radieux, la fraîcheur des images surréalistes et les histoires à dormir debout, si vous croyez à la force des talismans et à l'existence des anges, vous lirez d'un trait cette fiction fantaisiste, qui vous souffle à l'oreille «chipoti chipota arachschmouldu vire ta cutie et casse-toi d'la!».

Les personnages de ce livre se sont attardés dans l'enfance. Ils peuplent un monde de comptines, retrouvant des accents du merveilleux qui hante les romans médiévaux. On ne les imagine nulle part ailleurs qu'entourés de forêts. En plein vingtième siècle, ces pages inspirées par Boringe, un lieu imaginaire, quelque part en Belgique, semblent enluminées par ces vives couleurs de la peinture flamande, qui nous rappellent aussi les tapisseries naïves du temps où les femmes apprivoisaient encore les licornes.

CATHERINE ALLÉGRET

L'entre
deux
mères

roman



Stock

Nicole Caligaris

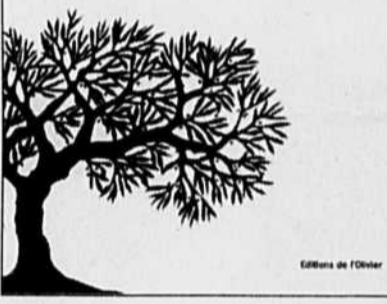
La scie
patriotique

ROMAN



MERCURE DE FRANCE

MCMXXIII

L'infamille
Christophe
Honoré

Éditions de l'Olivier

Champigny

de 20% à 50%

sur livres sélectionnés en

ART - HISTOIRE - BIOGRAPHIES
CINÉMA - PHILOSOPHIE - PHOTOGRAPHIE
MUSIQUE - PSYCHOLOGIE - RELIGION

sur disques sélectionnés en

MUSIQUES TRADITIONNELLES DU MONDE
MUSIQUE DE FILMS et JAZZ

50%

sur un grand
nombre de
CD-ROMS

20%

À L'ANNÉE
sur toutes
les partitions

du 2 au 16 janvier 98

OUVERTS DE 9H À 22H

ST-DENIS 4380 St-Denis 844-2587	CÔTE-DES-NEIGES 5219 C.-des-Neiges 344-2587	LAURIER 371 Laurier o. Montréal 276-2587
---------------------------------------	---	---

HORAIRE DES CENTRES COMMERCIAUX

BROSSARD Mail Champlain 923-2587	VILLE LASALLE Carrefour Angrignon 365-2587	LAVAL Centre Laval Laval 682-2587
--	--	--

LIVRES

FEUILLETON

Grandeur et misère des sixties-seventies

LE DERNIER DES SAVAGE

Jay McInerney
Traduit de l'anglais par Jean-Pierre Carasso et Jacqueline Huet
Éditions de l'Olivier, 1997, 405 pages

Trente ans et des poussières (*Brightness Falls*, 1992), le dernier roman de Jay McInerney paru en 1993, racontait la décennie qui venait de se terminer, celle où l'on avait assisté à l'émergence puis à l'ascension des *yuppies* et des *golden boys*, avant qu'ils connaissent l'effondrement (tout relatif) avec le krach boursier de 1987.

Le Dernier des Savage remonte plus loin, peut-être à l'origine d'un rêve qui, ayant mal tourné, a conduit la jeunesse américaine vers cet excès de pragmatisme et de mercantilisme qui est aujourd'hui sa marque de commerce. Mais, on le sait, on ne se débarrasse pas aussi facilement des amours de jeunesse. Ça finit toujours par remonter, même s'il faut pour cela emprunter des masques nouveaux.

La quête d'universalité et d'égalitarisme contenue dans la révolution hippie des années soixante et soixante-dix a aujourd'hui trouvé son Graal: l'Internet, c'est-à-dire un réseau de communication à l'échelle mondiale, impliquant l'effacement des frontières réelles, l'expression d'un monde parallèle à l'abri du politique et du policier, la promesse

d'une démocratie sans État (en somme l'expression «égale» de chacun dans le corps du réseau), enfin une instantanéité qui ne supporte aucun report, aucun différé dans la jouissance et l'expression de soi.

N'oublions pas non plus ce formidable écran planétaire qui s'est substitué à l'ancienne réalité pour nous offrir dorénavant le monde sous sa forme... virtuelle. (Ah, si M. Freud était là, il nous dirait ce qu'il en pense, lui, du principe de virtualité!)

Dans *Le Dernier des Savage*, donc, on se retrouve en pleines sixties-seventies. À l'époque mythique des premiers grands mouvements de la jeunesse contre la ségrégation raciale, contre la guerre du Vietnam, contre les parents, contre les banques, contre la réussite sociale, pour la légalisation de la drogue, pour la distribution des richesses, pour le soul, l'amour libre et le karma. Et Will Savage en est le prophète tourmenté. Issu d'une «famille hantée par l'histoire, d'une terre vaincue, et alors même qu'il montait à l'assaut des créneaux de la convention, il m'avait enseigné par inadvertance l'implacable emprise du passé sur le présent», nous confie le narrateur, Patrick Keane.

D'une famille conservatrice du Sud (Memphis) qui pratiqua longtemps l'esclavagisme – famille féroce en affaires et peu scrupuleuse en matière de justice sociale –, Will a hérité de son père le même acharnement dans la conquête, le premier la dirigeant contre l'ordre social, le second le consolidant pour mieux en profiter. C'est dire combien, au fond, ils se ressemblent, malgré... ou plutôt à cause de la haine que Will éprouve pour son père. «L'instant précédent, c'était un hippie, l'instant suivant un Savage.» Les Doors, ça vous dit quelque chose? «Father! – Yes, son... – I want to kill you!» (*The End*, Jim Morrison). C'est bien le registre de ce roman qui tourne tout entier autour du complexe œdipien sur fond de conflit de générations et de révolution des valeurs et des mœurs.

Le grand rêve de la libération

McInerney a eu l'habileté de confier le récit au meilleur ami de Will, Patrick Keane. Issu d'une famille d'immigrants irlandais, d'une

ville ouvrière de la Nouvelle-Angleterre (près de Boston), tout oppose ces deux adolescents. Autant le premier est mégalomane, excessif, exhibitionniste, prophétique et généreux, autant le second est introverti, inhibé, prudent, voire un peu lâche.

Ce qui les rassemble, c'est sans doute en premier lieu l'extraordinaire fascination qu'éprouve Patrick pour Will avec lequel il va partager sa chambre sur le campus de l'université. Non seulement ce dernier est-il un adolescent déluré, volontaire et imaginaire, mais il respire la liberté et l'anticonformisme. Pour le jeune Patrick qui poursuit le rêve de ses parents et cherche l'ascension sociale qui le mettra à l'abri de la nécessité et, surtout, fera de lui un pair dans la grande confrérie des diplômés des grandes universités blanches (Yale, Harvard), c'est une découverte considérable. Et surtout, une formidable école de vie et de liberté.

Grâce à Will, il va connaître la musique noire, le blues, le pot et le monde de l'arnaque. Il va aussi découvrir un être qui ne fait jamais le moindre compromis. Ce qui est pour lui la quintessence de l'héroïsme et de l'authenticité. Un jour où Will l'invite à une soirée musicale noire dans un obscur établissement des environs de Memphis, il découvre sous l'effet de la marijuana l'existence de la communauté dont il s'est toujours senti isolé. «J'ai toujours été quelqu'un d'emprunté, tout à fait incapable de m'abandonner, mais ce soir-là fut une des rares occasions de ma vie où j'ai connu la chaleur de me fondre dans une conscience collective [...] Brièvement, je crois, j'ai eu la grâce, en communication avec tout sans trop savoir comment, je me sentis libéré de la boîte exigüe de ma petite existence personnelle [...] C'était comme la fusée des transports sexuels, comme surgit de la caverne de Platon à l'éclatant soleil lui-même.»

Est-ce une tare chez lui que de n'adhérer que du bout des lèvres à cette révolution universelle que fomentait Will, d'être incapable d'y croire complètement, de toujours se garder une porte de sortie, de croire et à Will et à son père? Il ressemble sans doute en cela à bien d'autres qui ont traversé cette époque magique, follement délirante et paranoïaque (les conspirations militaro-industrielles), où la loi et l'ordre ont été tenus pour responsables de toutes les injustices commises en ce bas monde, où la jeunesse, pleine de certitudes, a eu le sentiment d'avoir enfin le pouvoir de refaire l'histoire humaine sur de nouvelles bases.

Sauf que Patrick est un adolescent sage, obéissant, terriblement mimétique, un réaliste qui n'oublie pas les conventions et sait à tout moment retrouver le sens de ses intérêts. Aussi est-il «plus intéressé à [se] joindre aux vainqueurs qu'à [se] complaire avec les vaincus». Mais Patrick n'est pas veule pour autant. En fait, il a un extraordinaire sens de l'amitié. Lui à qui il est arrivé de tra-



Jay McInerney

hir Will est aussi prêt «à violer la presque totalité de [ses] principes, professionnels et autres, dans l'intérêt de Will Savage».

Ce qui est fascinant dans ce roman, c'est l'extraordinaire ambivalence du narrateur qui, à chaque printemps, voit s'éveiller en lui «la conscience de toutes les routes [qu'il n'a] pas prises et de tous les désirs [qu'il étouffe] sous les lainages d'un hiver perpétuel». En somme, de tout ce à quoi il a renoncé. Mais aussi le conflit, beaucoup plus violent, qui oppose Will à son père (symbole de la société en général).

Cette tension, tout œdipienne, est constante dans le récit. Elle est aussi la clé de la lecture que fait McInerney de cette époque. Non pas qu'il néglige la dimension sociale et politique, mais qu'il suppose le conflit nourri à même les oppositions et les attentes familiales (sur fond d'histoire familiale).

Patrick, le petit catholique, va brillamment réussir ses études de droit et sa carrière d'avocat, comme son père l'aurait souhaité, se marier conventionnellement avec une jeune fille de bonne famille pour qui il éprouve davantage d'affection que de «désir incarné»; et Will, après des excès qui l'ont souvent conduit au bord de la mort, et un mariage avec une Noire, va se retrouver père à son tour, puis se rapprocher de son père... Ce qui aura décidé, c'est une aventure vengeresse qu'il a eue un peu plus tôt avec la seconde femme de son père qui avait à peu près le même âge que lui. «Ce qu'il avait aperçu au fond de l'abîme, c'était sa propre mort [...] Ce n'était pas le nirvana de son bouddhisme mais la prédiction chrétienne de ses ancêtres. Craignant de mourir dans ce lit, sa chair dans la chair de la femme de son père, il avait eu une espèce d'attaque.» C'est à se demander si le prochain roman de McInerney ne sera pas celui de la génération de son père!

denisjp@mink.net

ESSAIS QUÉBÉCOIS

Autres temps, mêmes mœurs

SACRÉ MOYEN ÂGE!

Martin Blais
Fides, 1997, 225 pages

LE MOYEN ÂGE

Michel Hébert
Boréal, coll. «Boréal express», 1996

Malgré tous les préjugés qui colorent péjorativement notre vision du Moyen Âge, dont le plus évident est le fréquent usage que nous faisons de l'adjectif «moyenâgeux» pour parler de réalités vieillottes ou périmées, cette époque nous «parle». Les Médiévaux de Québec en sont une illustration locale. Les professeurs de littérature et d'histoire savent que les adolescents sont loin d'être insensibles

aux valeurs de l'univers chevaleresque et de l'amour courtois. Il y a quelques mois, l'anthropologue Bertrand Arcand expliquait à la radio l'énorme popularité de Jacques Villeneuve par le fait qu'il incarnait les deux pôles du modèle héroïque (masculin) qui domine l'Occident depuis le Moyen Âge: le courage (il risque sa vie) et le romantisme (il est beau et ses intentions sont nobles). Il n'est pas interdit de penser, en fait, que le «merveilleux monde» du sport a remplacé les croisades religieuses et les tournois d'antan, mais ça, c'est une autre histoire. Dans un essai qui se veut une entreprise de réhabilitation du Moyen Âge, le philosophe Martin Blais trace en dix-huit tableaux évocateurs le portrait d'un millénaire mal connu et injustement décrié à ses yeux. *Sacré Moyen Âge!* est le titre de son ouvrage. «*Sacré Moyen Âge!*», car c'est ce que le lecteur devrait se dire après l'avoir lu, après avoir découvert que le Moyen Âge est une époque truculente, pleine de vie et de bouleversements. Une époque qui est un avant-goût de la modernité sur plusieurs plans.

Robert Saletti



conjugal) ou se transformer en rixe ou en duel meurtrier, on comprend que le Moyen Âge entendait à rire et à pleurer. C'est sans doute ce sens de la fête que les gens recherchent dans un événement comme les Médiévaux de Québec. Pour M. Blais, si la Vieille Capitale ne recèle aucun vestige matériel du Moyen Âge, les fondateurs de la Nouvelle-France étaient des Médiévaux. Nos coutumes et notre langage en ont gardé des traces.

Sur le plan du progrès technique ensuite. Et l'on ne parle pas ici des cathédrales dont la construction demeure une des grandes réalisations technologiques et artistiques de l'Occident. M. Blais s'intéresse plutôt à des inventions comme le moulin (à eau, à vent ou actionné par la marée), la charrue munie d'une roue, la brouette, le rouet, le canon et les lunettes. Ce qui l'amène à conclure que le Moyen Âge fut une des époques les plus fécondes du point de vue technologique: «*En Europe, dans tous les domaines, le Moyen Âge a développé, plus qu'aucune autre civilisation, l'usage des machines.*»

M. Blais rappelle également que c'est au Moyen Âge qu'a été inventée l'imprimerie, mais avouons qu'il s'agit d'un cas limite puisqu'on peut aussi bien affirmer que la presse de Gutenberg a sonné le glas de l'ère médiévale.

Sur le plan de la condition féminine aussi. À ce sujet, l'auteur soutient que le Moyen Âge représente une époque dorée pour la condition de la femme par rapport non seulement à l'Antiquité mais aussi à la Renaissance qui va suivre! S'appuyant sur la vision historique d'une Jeanne Bourin plutôt que sur celle d'une Benoîte Groulx, M. Blais souligne les nombreux métiers exercés par les femmes médiévales, notamment ceux qu'elles exerçaient en compétition ou en collaboration avec les hommes, comme joaillières, ferronniers, serruriers, coutelières, tavernières et troubadours. On a même recensé une professionnelle du jeu de paume, l'ancêtre du tennis, encore que, comme le dit le diction, une hirondelle ne fasse pas le printemps. Moins exceptionnelles étaient les femmes instruites comme Héloïse et Christine de Pisan. En fait, jusqu'à la fin du Moyen Âge, les ecclésiastiques mis à part, les femmes étaient généralement plus instruites que les hommes, ce qui les rapproche des femmes d'aujourd'hui. C'est au contraire à la Renaissance que la situation de la femme commença à se dégrader. Plus les métiers se mécanisèrent, plus les hommes en prendront le contrôle. C'est la même chose, soit dit en passant, avec la chasse aux sorcières, un phénomène qui connut sa plus forte intensité au XVI^e siècle.

De la révision de quelques mythes

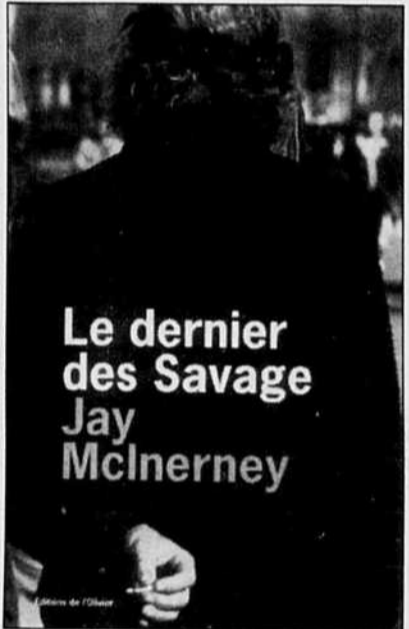
Sur le plan général du plaisir de vivre d'abord. Parmi les mythes qui font de ce millénaire, qui va traditionnellement de la chute de l'Empire romain à la prise de Constantinople par les Turcs, une époque prude, vaguement ésotérique, plus encline à disputer du sexe des anges qu'à jouir de la vie, il y a l'omnipotence de l'Église. Dans un chapitre intitulé «La pornocratie pontificale», M. Blais montre qu'au contraire de l'opinion courante qui imagine une jeune Europe dominée par des papes austères et autoritaires, émâciés par les jeûnes et les veilles, la plupart d'entre eux étaient à genoux devant les pouvoirs civils et avaient des mœurs pour le moins douteuses. Les rites du mariage et de la noce ne sont par ailleurs qu'un exemple de la propension à festoyer qui caractérisait les Médiévaux. Il y avait entre 80 et 90 fêtes religieuses au calendrier du Moyen Âge, auxquelles on peut ajouter les 52 dimanches réguliers pour un total d'environ 140 jours chômés par année. Et comme, selon Martin Blais, une journée commencée à l'église se poursuivait souvent à l'auberge ou autour d'une table bien arrosée et pouvait se terminer dans un lit (pas forcément

Un regard sur le présent

D'autres aspects de la vie médiévale comme les corporations ouvrières, l'hygiène et les universités viennent éclairer un millénaire (1000 ans!) crucial pour l'histoire de l'Occident. Les aspects traités par Martin Blais, s'ils ne couvrent aucunement la totalité du monde médiéval, sont là pour montrer que nous avons peut-être des leçons à tirer du Moyen Âge. L'auteur de *Sacré Moyen Âge!* rappelle par exemple que l'incarcération était à l'époque l'exception plutôt que la règle et qu'elle ne remplaçait jamais le paiement d'une amende ou le remboursement d'un vol comme c'est malheureusement parfois le cas aujourd'hui. Les universités du Moyen Âge étaient d'abord des corporations de maîtres et d'étudiants avant d'être des bâtiments gérés par des administrateurs.

Sacré Moyen Âge! est un ouvrage de vulgarisation très instructif qui vise à rendre accessible et vivante une époque lointaine et démesurément étendue dans le temps. Sa lecture est facilitée par le ton alerte et l'esprit de synthèse de l'auteur, ainsi que par son constant souci de faire des rapprochements avec la réalité, y compris linguistique, du lecteur contemporain. Les références sont limitées au minimum et le lecteur consciencieux, s'il veut avoir un point de vue plus complet ou plus nuancé, devra aller voir ailleurs, à commencer par la bibliographie donnée en fin de volume. Mais comme porte d'entrée au Moyen Âge, on peut difficilement demander mieux.

En terminant, nous nous en voudrions de ne pas signaler l'existence d'un autre ouvrage sur le Moyen Âge, paru en 1996 sous la plume de Michel Hébert, historien à l'UQAM, dans la collection «Boréal express». L'équivalent québécois des fameux «Que sais-je?». Le Moyen Âge est un ouvrage à la narration plus traditionnelle mais néanmoins très bien fait, et qui dit au fond la même chose que le livre de Martin Blais: que le Moyen Âge correspond à la naissance du monde moderne.



L'ÉCHANGE
DISQUES COMPACTS, LIVRES, CASSETTES, DISQUES, BD
OUVERT 7 JOURS 10h à 22h
3694 St-Denis, Montréal CHOIX ET QUALITÉ 713 Mont-Royal Est, Mill
Métro Sherbrooke 849-1913 Métro Mont-Royal 523-6389

BQ BIBLIOTHÈQUE QUÉBÉCOISE
COLLECTION DE POCHE

Michel Tremblay
La cité dans l'œuf
216 PAGES • 8,95\$

Michel Tremblay
C'est ton tour, Laura Cadieux
160 PAGES • 7,95\$

Catalogue complet : www.livres-bq.com
LES BONS LIVRES EN FORMAT DE POCHE

YVON CLERMONT
Histoire de la Commission de transport de Montréal
Les dix premières années • 1950-1960

Secrétaire de la Commission pendant 32 ans, Yvon Clermont raconte avec verve, en s'appuyant sur une abondante documentation et en ponctuant son récit d'anecdotes savoureuses, les grands moments qui font revivre l'époque des premières années de la Commission de transport de Montréal.

Disponible en librairie CARTE BLANCHE

Martin Blais
SACRÉ MOYEN ÂGE!
FIDES

Les mardis Fugère
Conférences littéraires à la Maison de la culture Frontenac
Tous les premiers mardis du mois, des écrivains se racontent, à 19 h 30

Vous rêvez de rencontrer la romancière qui a fait déferler la vague de la passion amoureuse à travers le Québec?

L'Union des écrivaines et écrivains québécois, en collaboration avec la Maison de la culture Frontenac, vous invite à rencontrer :

Arlette Cousture
le MARDI 6 janvier 1998, à 19h30
à la Maison de la culture Frontenac (Métro Frontenac) - Entrée libre
Les mardis Fugère sont animés par Jean Fugère

UNEQ
Union des écrivaines et écrivains québécois

Ville de Montréal

The Canada Council
Conseil des Arts du Canada

LES
ARTS

ARTS VISUELS

Impératif présent

Le temps d'une exposition, Quartier Éphémère et le Centre d'art contemporain de Rueil-Malmaison dissèquent le temps

LES PRÉSENTS RELATIFS

Exposition collective
Quartier Éphémère
16, rue Prince
Jusqu'au 15 janvier

BERNARD LAMARCHE

Commençons l'année là où nous ne l'avons pas laissée. Trois semaines déjà que nous n'avons pas mis le pied (de la chronique, bien sûr) dans une galerie. Occupés que nous étions à vous entretenir de la manne de beaux livres qu'offraient cette année encore les nombreux éditeurs, il est vrai que l'art vivant, pour reprendre une formule déjà entendue ailleurs, n'a pas fait notre pain quotidien depuis un moment. Les expositions de musée, me lancez-vous? Encore que, des expositions de musée, il aurait fallu en avoir à se mettre sous la dent. De toute manière, notre confiance en vous ne s'étiolé pas, les musées auront empli la majorité de vos passe-temps des Fêtes, sans même que nous ayons à vous en rappeler la présence.

Or notez tout de même que la *Fougue* et la *Passion*, au Musée d'art contemporain de Montréal (MACM), dont nous avons traité auparavant, s'éteindront demain. Il ne vous reste que votre petit matin d'aujourd'hui et celui de demain pour vous y frotter. Une semaine supplémentaire vous est allouée pour aller flâner parmi les blanches silhouettes de George Segal, aussi abordées l'an dernier, celles-ci au Musée des beaux-arts de Montréal jusqu'au 11 janvier. Quand à John Hejduk, au Centre canadien d'architecture — on ne vous dira jamais assez combien cette exposition est forte (au point d'en ressentir une petite gêne) —, elle s'allonge encore presque un mois (1^{er} février).

Pour le reste, vous auriez toujours raison de nous rappeler à l'ordre en disant que l'an dernier, à pareille date, l'accrochage de la collection permanente du MACM avait retenu notre soutenante attention. En ce sens, sachez que l'actuel accrochage de ces mêmes salles dites permanentes fera l'objet d'un ultérieur commentaire pas plus tard que la semaine prochaine.

Avouons qu'on ne traite pas d'un *Abécédaire* à la légère, surtout lorsqu'il provient d'une instance muséale. Quand la muséologie et la pédagogie sont impliquées, à cause des enjeux propres à l'un et à l'autre de ces domaines, les gants blancs sont toujours de mise.

Quartier Éphémère

Non, plutôt que de revenir dès à présent dans les couloirs blancs et réguliers des musées, c'est presque à une antithèse des *muséum* à laquelle nous vous convions cette semaine. On vous avait parlé déjà du Quartier Éphémère (QE) lors de l'événement *Panique au Faubourg*, l'été dernier.

Mais laissons là ces bons coups et résistons aux «lancinements» de la mélancolie. L'exposition actuelle, *Les Présents relatifs*, présente des œuvres souvent intéressantes mais qui ne partagent pas le tonus des œuvres paniquées de cet été. Au contraire, les œuvres des six artistes (Josée Bernard, Carl Bouchard et Mindy Yan Miller, côté local; Frédérique Decombe, Philippe Laleu et Christine Monceau, côté France) réunis autour de ce titre par les conservateurs François Dion (de Montréal) et Pierre-Jean Sugier (de France) procèdent toutes d'une sorte de fragilité craintive qui vient relativement (sans jeu de mots) justifier le thème convoqué par les conservateurs, à savoir le temps.

On sait que QE provient du concept des Usines éphémères (UE), connu en France. D'une certaine manière, les UE proposaient un principe moins largement diffusé du côté de l'Hexagone, que, *mutatis mutandis*, on nomme plus volontiers ici des centres autogérés. Normales,

ainsi, les collaborations entre l'éphémère mère patrie et la section mont-réalaise. C'est le cas de cette exposition qui nous offre un commissariat à quatre mains (bien que le texte du catalogue qui accompagne l'exposition ne provienne que de deux mains, celles de François Dion). On a fait tandem, donc, chez QE, avec le Centre d'art contemporain de Rueil-Malmaison, où l'exposition était présentée du 23 septembre au 31 octobre derniers.

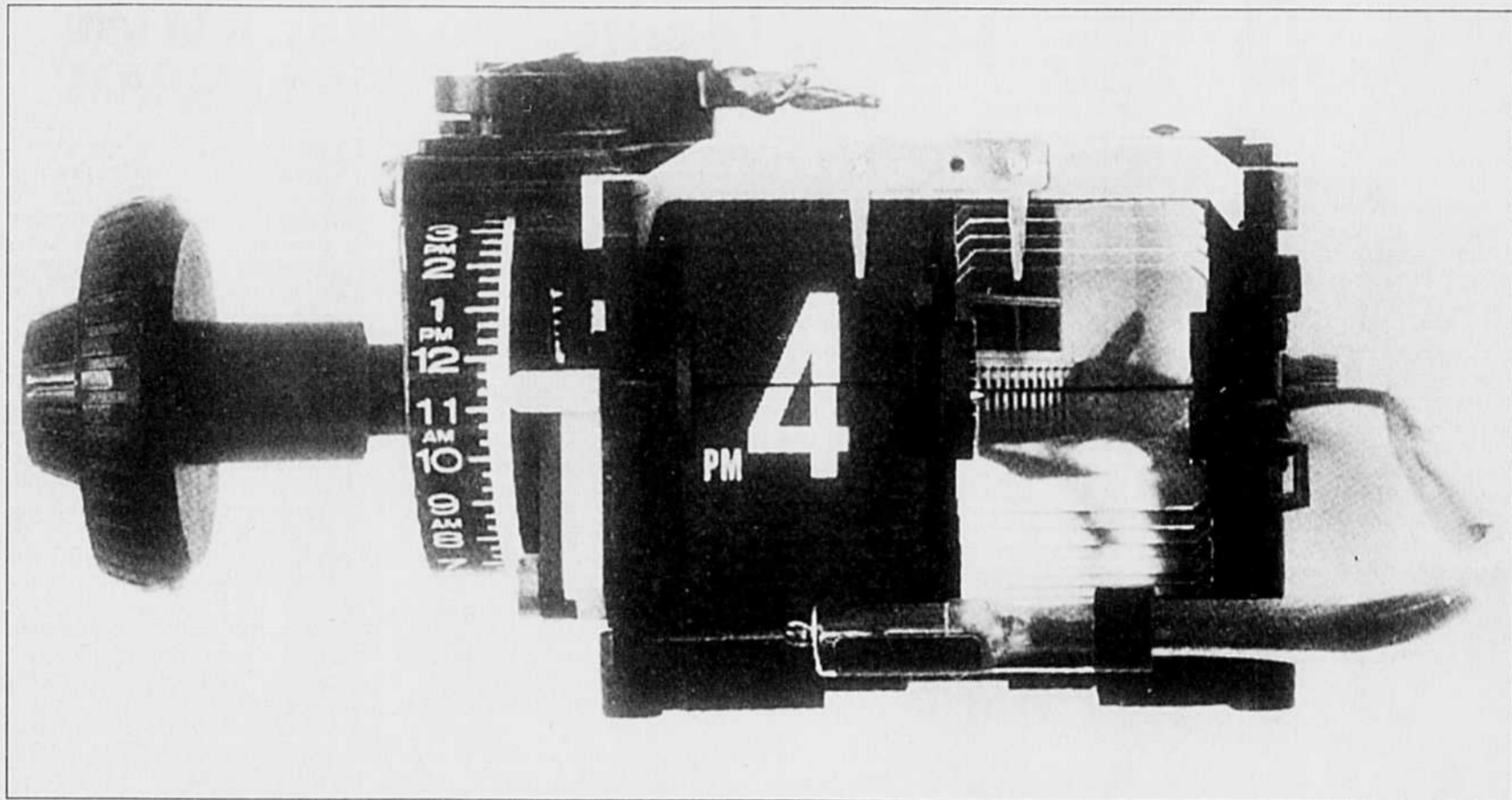
Le temps

Pour François Dion, qui signe seul l'essai du catalogue, il s'agissait de «mettre en perspective les œuvres d'artistes québécois et français, tout en évitant les associations trop évidentes. Notre intention étant de disperser la simple mise en circulation des œuvres. Les Présents relatifs cherche à créer un contexte de présentation qui interroge les œuvres au delà des reconnaissances de sensibilité, de formation, de techniques ou de bagage culturel commun. L'exposition s'attarde davantage sur les liens, ou les rapports [sic], que partagent ces œuvres dans la perspective d'une présence et d'une relation au temps.» Va pour la mise en relation d'œuvres qui ne provienne pas d'évidences crasses. On ne saura jamais négliger l'apport de ces initiatives, pourvu qu'elles soient appuyées sur une approche réellement imaginative. Or, ici, indépendamment de la qualité des questionnements des artistes, dans cette exposition, les œuvres sont pour la plupart intéressantes; pour ce qui est du thème abordé, le temps, on repassera.

C'est tout simplement que ce thème éventé — on ne lui a pas donné ici de trajectoire spécifique en dehors des passages connus de Heidegger, Virilio et Bergson, qui viennent appuyer la relativité du temps invoqué — pourrait être adaptable à peu près à tout le corpus artistique produit par l'humanité. Que ce soit par les œuvres narratives, en peinture par exemple, par la relation de la photographie avec ce qui a «été là» qu'elle ramène pour nous hanter, que ce soit des œuvres qui empruntent, même de façon critique, des esthétiques datées, comme le fait brillamment dans cette exposition Yan Miller, sans compter sur la vidéo qui parfois défie notre entendement du temps, tout l'art du monde peut-être abordé de ce point de vue par trop général.

Difficile de suivre Dion qui dit valoriser des artistes qui «travaillent à partir de la présence à soi du temps et de son écoulement, mais surtout à partir d'un questionnement sur l'être dans le temps et son «comment»». Sauf qu'encore, on pourrait appliquer cela à toutes les œuvres qui prévoient les conditions dans lesquelles elles vont être perçues, qui imaginent un parcours à faire subir au spectateur, bref qui s'attardent à activer même vaguement le pôle de la réception.

Cependant, rien n'est moins sûr que les œuvres réunies dans cette exposition participent de ces ques-

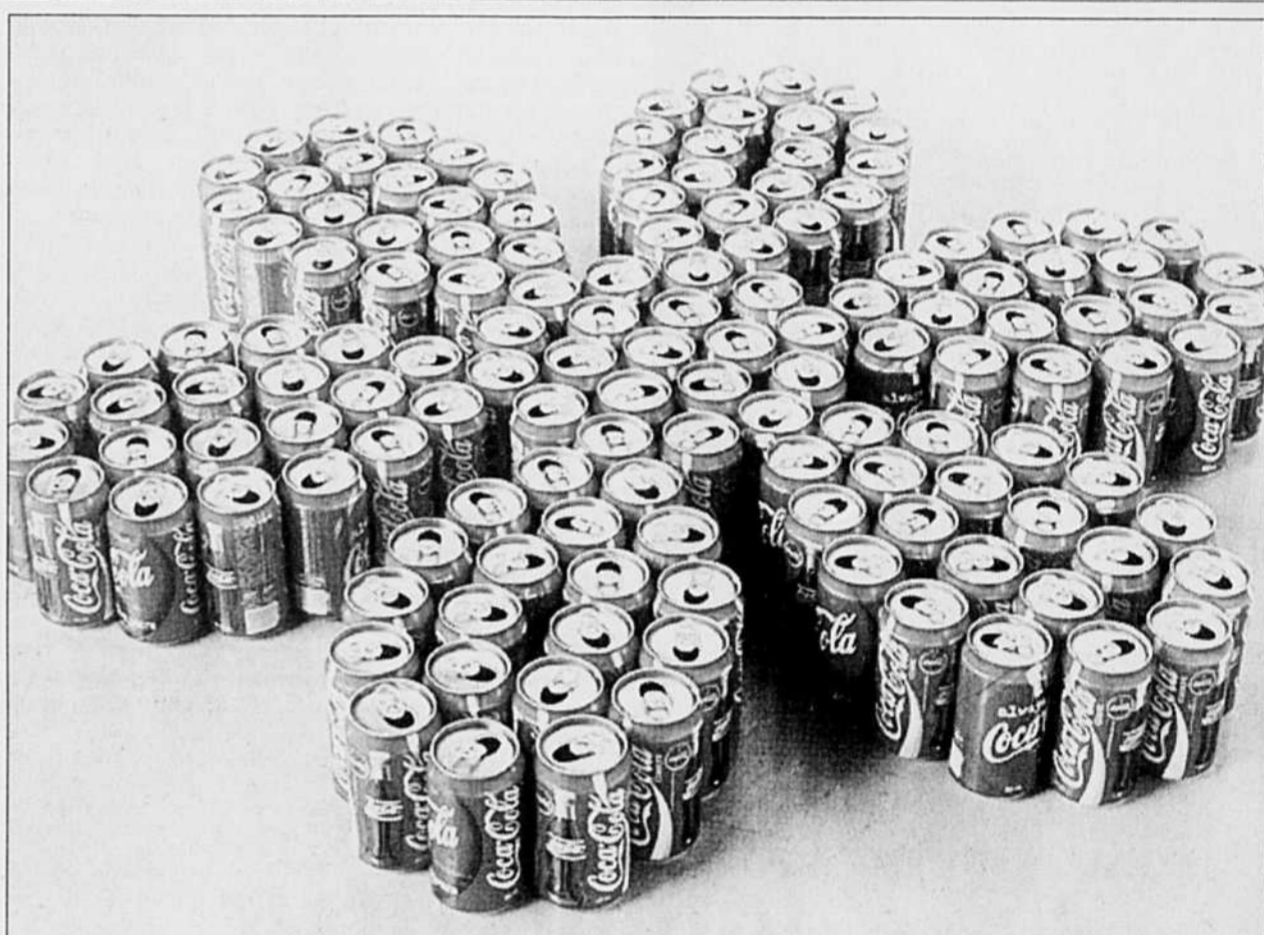


tionnements, ce qui ne les invalide évidemment pas mais relativise le propos qu'on tient sur leur dos. Rien n'est moins sûr que ces artistes travaillent plus singulièrement sur le temps, même relatif, que d'autres. Et d'y voir le temps comme thématique ne justifie pas éloquentement leur réunion. Le fil conducteur entre les œuvres et le thème s'annule rapidement.

Ce qui, paradoxalement, ne fait pas automatiquement de cette exposition une escale à éviter, ni de ce texte une réflexion à mettre à l'index. Cela revient à dire toutefois que se creuse une fissure entre les deux, principalement à cause des dimensions du thème. Plusieurs œuvres retiennent l'attention, notamment celles de Miller et de Monceau, et, à un (léger) moindre degré, de Carl Bouchard (le même qu'au MACM, ici plus convaincant, surtout avec son petit bidule cinématographique, bien qu'à l'imagerie un peu écœurée, bricolé avec un mécanisme de réveil-matin) et de Philippe Laleu, celui-là reprenant habilement des effets de composition connus pour traiter de narration en peinture.

Ce type de coopération entre organismes de diverses nations sera toujours loué. Et ici, on ne peut pas dire que l'échange et les structures qui le chapeautent sont bringuébales.

Les structures sont manifestement bien établies, et QE, tranquillement, atteint les ligues majeures en produisant professionnellement des événements qui ne piétinent pas sempiternellement les mêmes sentiers battus. Ce qui, bien sûr, n'assure pas toujours du meilleur cru mais montre des signes d'une vitalité respectable, à la roue de laquelle les Dion et Sugier ont tout de même donné un tour cette fois-ci.

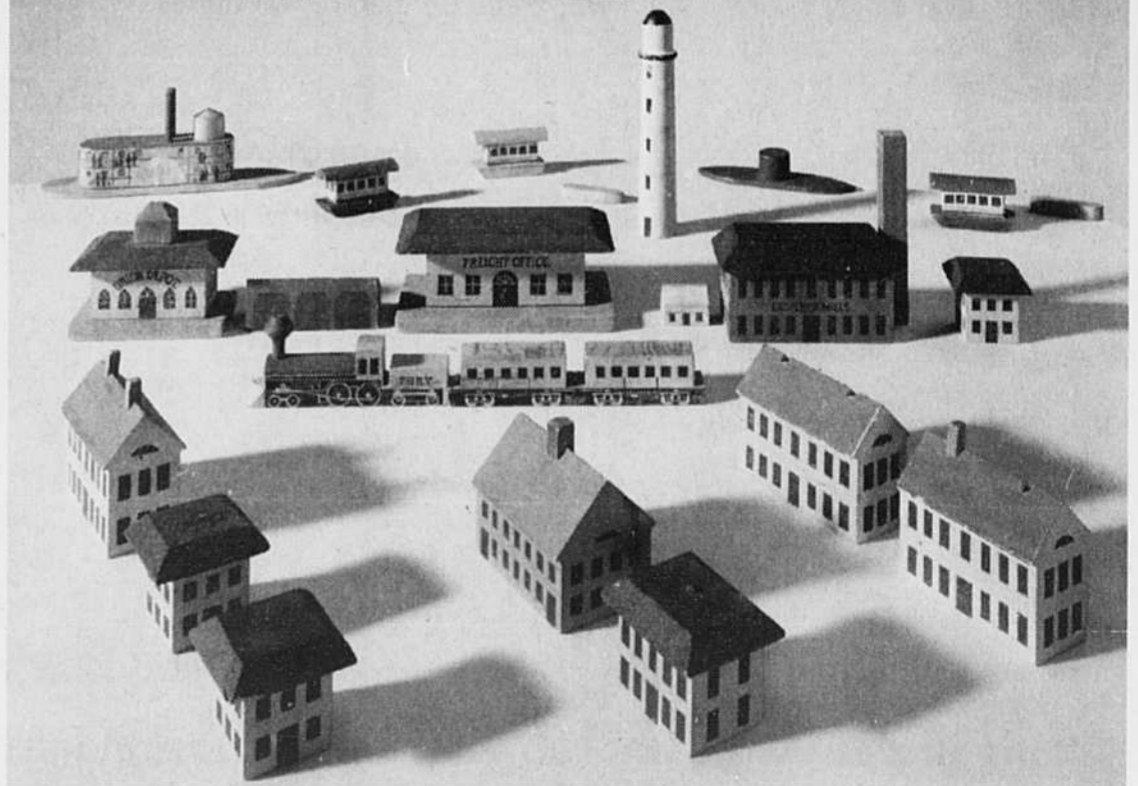


SOURCE QUARTIER ÉPHEMÈRE

En haut, *La solitude ou l'aseptique*, de Carl Bouchard (titre emprunté à une installation de Guy Blackburn). Ci-haut, *Drop out*, détail d'un motif floral, une œuvre de Mindy Yan Miller.

DU 22 OCTOBRE 1997 AU 31 MAI 1998

LA VILLE EN JEU

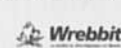
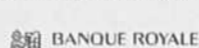


Ateliers de création du CCA : Visitez l'exposition et construisez votre propre ville-jouet lors d'un atelier pour les enfants accompagnés d'un adulte. Toutes les fins de semaine jusqu'au 26 avril. Enfants (3 à 12 ans) 2 \$ / Adulte 4 \$. Prière de réserver à l'avance : 514 939.7026

CCA

Centre Canadien d'Architecture / Canadian Centre for Architecture 1920, rue Baile, Montréal

L'acquisition de la Collection de jeux et de jouets d'architecture du CCA a été subventionnée généreusement par Bell Canada. Le CCA remercie la Fondation de la famille J.W. McConnell et le British Council de leur appui aux programmes publics.



22 jeunes artistes québécois exposent au Musée!

Venez voir aussi
L'ABECÉDAIRE AU MUSÉE
et LES PERSONNES

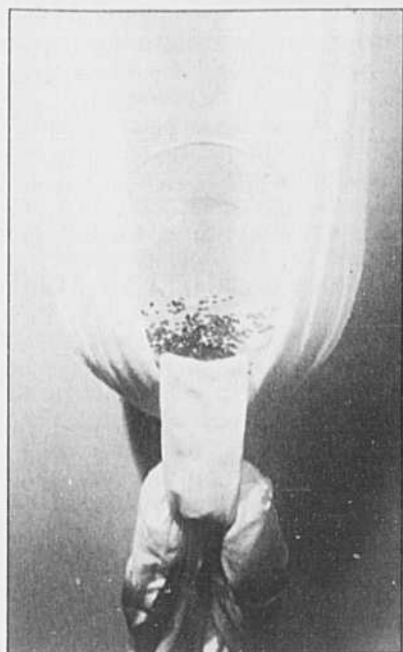
DE FOUQUE ET DE PASSION
JUSQU'AU 4 JANVIER 1998

MUSÉE D'ART CONTEMPORAIN DE MONTRÉAL

LE DEVOIR



Métro Place des Arts - Renseignements : (514) 817-6212



Pièce sans titre dite *Pièce au drap lâche* (détail), de Christine Monceau

SOURCE QUARTIER ÉPHEMÈRE

ARTS

Architecture

DENIS LEMIEUX
Avec Louise,
contre les méchants

Mme la ministre de la Culture annonçait, récemment, son intention de défendre plus que jamais la qualité architecturale, notamment en incitant les autres ministères à faire passer la commande publique par les concours. Les équipements culturels, frappés de moratoire, ne peuvent plus créer, comme jadis, leur petit effet d'entraînement. Seule la Grande Bibliothèque — un dossier à suivre à la loupe! —, avec son concours annoncé en architecture et aussi en design, pourra faire office de cas d'école. Il faut donc maintenant élargir le débat.

Mme Beaudoin et son conseiller en la matière Denis Lemieux (l'homme de l'année 1998, ce sera lui, en fait!) auront cependant fort à faire pour lutter contre les forces du mal et de la laideur. Dans d'autres officines gouvernementales, de noirs complots s'ourdissent pour pousser l'idée d'un «plan type» qui permettrait de bâtir à la chaîne écoles, maisons de retraite, etc., comme autant de petits McDos du bâtiment public. L'horreur pure.

Il y a aussi ce projet de loi sur les professions, qui veut donner aux technologues le droit de bâtir, sans plan d'architecte, des bâtiments de 300 m². On l'a suspendu en 1997, devant le tollé général, mais ce n'est peut-être que

partie remise. Et que dire des dossiers qui se brassent dans les villes? Ouille! ouille! ouille! Bourque s'en ira probablement, mais Lucien Bouchard, qui veut s'occuper personnellement de la relance de Montréal, est plus connu pour ses passions littéraires qu'architecturales et urbanistiques. Encore un politicien à éduquer d'ore et de suite pour ce pauvre Denis Lemieux. Vas-y, Denis, on est avec toi!

Sophie Gironnay

SAUCIER + PERROTTE
Le privé
prend le relais

C'est dans ce contexte qu'il faut se réjouir que l'un des plus talentueux bureaux de la province, Saucier + Perrotte, soit en train de sortir du «ghetto» de l'équipement culturel qui avait fait sa force (Rideau Vert, Usine C) pour entrer dans les grandes ligues du bâtiment scolaire. Il faudra visiter sa faculté d'aménagement. Toute voisine des HEC, au bas de la Montagne, elle a été construite l'an dernier mais reste difficile à évaluer sans son aménagement paysager et les dernières finitions. Il faudra voir, aussi, comment l'agence s'acquitte d'un projet qui l'emballa: l'agrandissement et la rénovation d'un groupe scolaire des années soixante, le collège Gerald-Godin (réalisé en consortium avec Desnoyers, Mercure, bureau responsable, quant à lui, du futur musée Marguerite-Bourgeoys, dans le Vieux-Montréal, dont l'ouverture à ne pas manquer est prévue pour ce printemps). Et puis, McGill donnera peut-être le feu vert à sa future faculté de musique, sur Sherbrooke, dessinée par Saucier + Perrotte en 1995.

Ce qui ne nous empêche pas de continuer d'apprécier sa Nouvelle Cinémathèque, inaugurée l'hiver dernier. Ce bijou brille dans une nuit bien solitaire, comparé à ce qui a poussé depuis, ou à ce qui s'annonce, en matière de mégacomplexes de cinéma! Même si on sent une très vague et lointaine influence du style Saucier dans le nouveau Quartier Latin.

En cette ère de moratoire gouvernemental sur les équipements culturels, le privé a pris le relais... avec une attitude de mécénat non éclairé plus qu'inquiétante. Tous les commentateurs ont accueilli comme un cadeau tombé du ciel le cinécomplexe que Daniel Langlois paie de sa poche sur le boulevard Saint-Laurent. Tous ont omis de remarquer que ce monsieur nous impose «son» architecte et son édifice en s'appropriant le paysage urbain de la même manière autoritaire que Claude Brochu essaie de nous fourguer son stade signé Daniel Arbour et associés. Sans consultations publiques. Sans concours d'architecture.

Ce qui ne veut pas dire qu'un concours est une garantie automatique contre les faux pas esthétiques, comme en témoigne la malheureuse expérience de Saucier + Perrotte (avec Provencher, Roy) à Faubourg Québec. C'est le bureau Boutros et Pratte qui lui succédera cette année, dans la phase deux de ce projet d'habitations au Vieux Port, qui s'appuie sur le pont Notre-Dame, terminé tout juste par Dupuis LeTourneur (duo impliqué maintenant dans l'EN-AP, à Québec). Alors que Cardinal, Hardy et Claude Cormier rénove la place d'Youville, que Hanganu fait les Archives, qu'Eric Gauthier (Espace Go) bâtit Expotec, l'absence de Saucier + Perrotte dans ce peloton d'élite qui s'active dans le Vieux-Montréal a de quoi surprendre. Chats échaudés craignent-ils l'eau froide?

Sophie Gironnay



Louise Beaudoin

JACQUES NADEAU LE DEVOIR

Grand concours de JOURNALISME LE DEVOIR

VOUS QUE LE JOURNALISME INTÉRESSE ET QUI ÊTES INSCRIT À TEMPS COMPLET DANS UN CÉGEP OU UN COLLÈGE DU QUÉBEC, VOILÀ UNE OCCASION D'AGIR.

Pour saisir cette chance de mesurer vos aptitudes et - qui sait? - de faire vos débuts dans un grand journal, il s'agit de rédiger un article critique d'au moins 800 mots, sur une manifestation sociale ou culturelle d'ici: rassemblement populaire, événement sportif, film, livre, pièce de théâtre, ou autres.

À retenir:

- Votre participation à ce concours peut s'insérer dans le cadre de vos cours.
- La date limite des envois de textes au journal **Le Devoir** est le 20 mars 1998.
- La remise des prix aura lieu en mai 1998.

À gagner:

L'un ou l'autre de plusieurs prix:

- La publication de votre article dans **Le Devoir**
- Une bourse d'étude
- Un ordinateur
- Un dictionnaire

Votre professeur de français vous en dira davantage sur les modalités de participation.

LA FONDATION DU DEVOIR

AQPF
Association québécoise des professeurs et professeurs de français

1-800-267-0947

loto-québec

Hydro Québec

DICTIONNAIRES LE ROBERT

GUÉRIN

MUSÉE STEWART AU FORN DE L'ÎLE SAINT-PIERRE

Arts visuels

MONSIEUR
OU MADAME X
... à la tête
du MBAM

Roch Carrier a quitté son poste à la direction du Conseil des arts du Canada. Shirley Thomson, qui dirigeait le Musée des beaux-arts du Canada, est allée le remplacer. Puis Pierre Théberge est à son tour parti pour Ottawa, diriger le plus grand musée canadien. Il reste donc à combler le poste laissé vacant par celui qui tenait en main ferme le Musée des beaux-arts de Montréal (MBAM) depuis le milieu de la dernière décennie.

Le processus de sélection est enclenché officiellement depuis quelques semaines et devrait aboutir autour de juin prochain. La rumeur veut qu'à peu près tout ce qui compte dans le secteur soit intéressé par le siège prestigieux, qui est en fait un des deux ou trois de cette valeur au pays. On entend aussi bien les noms de ceux qui dirigent déjà de grands musées (comme John Porter, du Musée du Québec), que des professeurs d'université (Laurier Lacroix de l'UQAM, par exemple).

Le président du conseil d'administration du MBAM a cependant expliqué que le privilège serait accordé aux candidats capables d'assurer la continuité des liens développés sous Théberge avec le réseau des grands musées internationaux. Il serait aussi étonnant que le conseil choisisse un candidat voulant renier la logique des grandes expositions estivales qui marquent le pinceau rouge l'établissement de la rue Sainte-Catherine depuis plus d'une décennie.

Ce n'est pas le seul héritage légué par le directeur sortant. Dans ce milieu, on travaille toujours à moyen et long termes. La programmation concoctée par Théberge pour les prochaines années sera donc incontournable pour le prochain dirigeant. Il reste toutefois une bonne marge de manœuvre du côté des deux autres fonctions muséales de base, la collection et la conservation, qui ont été globalement négligées sous l'ancienne direction. Quoi qu'il en soit, Pierre Théberge a assuré qu'il assumerait l'intérim au musée orphelin, à raison d'une journée par semaine passée à Montréal.

Stéphane Baillargeon

RODIN
L'homme
d'airain

Le Musée du Québec va présenter l'été prochain la plus importante exposition d'œuvres d'Auguste Rodin jamais présentée au Canada. Le travail est en préparation depuis près de deux ans avec la collaboration du Musée Rodin de Paris. L'ensemble veut réévaluer l'importance primordiale du maître dans l'évolution de la sculpture occidentale en exposant «la diversité de styles, de matériaux et de supports propre à cet artiste, la liberté de son approche, la perspicacité de sa vision et de ses multiples arrangements sculpturaux».

À peu près toutes les œuvres majeures du sculpteur seront au rendez-vous, de juin à septembre, avec une centaine de sculptures de bronze, de plâtre et de marbre, mais aussi des dessins, des photographies et des gravures. On verra aussi bien *Le Baiser* et *Les Bourgeois de Calais* que *L'Âge d'airain*, un modèle des *Portes de l'enfer*, et non pas un mais bien deux *Penseur*, dont un acheté par le Musée des beaux-arts de Montréal en 1909, qui fut en fait la première œuvre du maître intégrée dans une collection publique canadienne.

Une des originalités de cette exposition sera d'ailleurs de mettre en lumière la fortune précoce et persis-



Claude Gosselin

ARCHIVES LE DEVOIR



La Porte de l'Enfer, de Rodin

SOURCE L'AVENTURE DE L'ART AU XX^e SIÈCLE

tante de l'œuvre de Rodin au pays. L'équipe de conservateurs du Musée du Québec a dressé l'inventaire des œuvres du sculpteur présentes dans les grandes collections nationales. Elle a également développé une exposition parallèle autour d'Alfred Laliberté, le sculpteur québécois le plus marqué par le maître français. Pas moins de 35 œuvres de Laliberté composeront cette référence à l'influence.

Le Musée du Québec espère attirer au moins 100 000 visiteurs avec ce double *blockbuster* qui a tout de même coûté bonbon — environ un million de dollars, une somme imposante pour un établissement perclus de compressions budgétaires. Les billets sont déjà en vente (1-888-88RODIN).

Stéphane Baillargeon

CLAUDE GOSSELIN
Un
programme
extrêmement
chargé

Les *Cent jours d'art contemporain* de Montréal n'existent plus, mais ce n'est pas la raison pour laquelle nous retiendrons le nom de Claude Gosselin parmi ceux des personnalités qui éventuellement marqueront la nouvelle année. Gosselin, actuel directeur du Centre international d'art contemporain de Montréal, a transformé cette année (oups, c'est vrai, l'an dernier, plutôt) les *Cent jours* en la future *Biennale de Montréal*, dont l'organisation est en branle depuis quelques mois déjà.

On ne sait à ce stade-ci que très peu de choses au sujet de la *Biennale*, les noms des artistes retenus sont toujours tenus sous scellés, mais tout le milieu des arts visuels en parle. On sait toutefois que l'événement que Gosselin est à organiser, qui aura lieu du 27 août au 18 octobre prochains, risque de déplacer beaucoup d'air et (ne nous emballons pas trop vite) de faire couler beaucoup d'encre.

Gosselin, commissaire général et directeur artistique de l'événement, a joué gros ce coup-ci. Une exposition thématique, *Les Capteurs de rêves*, une exposition sur le cinéma, des œuvres publiques, des *Journées*

professionnelles pour les critiques, les artistes et les spécialistes, un colloque, d'autres activités connexes (films, conférences, performances, etc.) et une virée dans les centres d'artistes et les galeries de la ville complètent un programme extrêmement chargé. Pas moins de 16 lieux, allant de la Cinémathèque québécoise au Centre canadien d'architecture en passant par la galerie de l'UQAM, les Musées d'art contemporain et des beaux-arts de Montréal et près de 60 artistes du Québec, du Canada et de l'étranger donneront lieu à un rassemblement monstre pour l'occasion.

Sans vouloir mettre de pression sur l'événement

plus qu'il n'en faut, quoique Gosselin ait l'habitude des grandes occasions, le projet est ambitieux, devenant «la seule biennale internationale de l'Est américain». On compte faire de Montréal la plaque tournante des arts visuels en Amérique du Nord (-Est). En ce sens, les feux de la rampe se trouveront braqués sur Claude Gosselin jusqu'au jour de l'ouverture de la *Biennale de Montréal*, version 1998. Pourvu que la chaleur soit supportable d'ici là!

Bernard Lamarche

PAUL-ÉMILE
BORDUAS
Un
cinquantième
occupé

Celui-là, on ne risque pas de lui lancer des regards jaloux dans la rue à cause de sa «nomination». Peut-être Paul-Émile Borduas se retournera-t-il dans sa tombe à l'écho des nombreuses activités prévues à l'agenda culturel du Québec entier, en l'honneur du cinquantième anniversaire de la publication du *Refus global*, son manifeste désormais mythique de 1948. Déjà, l'an dernier, certains ont pris de l'avance. On a déjà pu voir, au Musée d'art de Mont-Saint-Hilaire, l'exposition *Saint-Hilaire et les automatistes*, organisée par les professeurs Gilles Lapointe et François-Marc Gagnon, respectivement de l'UQAM et de l'Université de Montréal. L'exposition avait alors le mérite de montrer aujourd'hui où, dans leurs productions, en étaient rendus les automatistes d'alors. L'an dernier, la publication aux Presses de l'Université de Montréal (collection «Bibliothèque du Nouveau Monde») par André-G. Bourassa et Lapointe des *Écrits I et II* de Borduas, en édition critique, dressait la table pour les célébrations de cet anniversaire.

On ne damera pas le pion à notre cahier de calendrier de la rentrée (27 janvier), mais on peut annoncer dès maintenant, pour justifier notre choix qui n'a visiblement plus besoin de présentation, que moult événements sont prévus pour faire mousser cette commémoration. Pour une, la Galerie de l'UQAM prépare, sous le commissariat de Louise Déry (et une collaboration de Monique Régimbald-Zeiber), *L'Art inquiet*, faite d'œuvres actuelles, autour de l'esprit de manifeste.

Le Musée d'art contemporain de Montréal, dépositaire du fonds Borduas, réservera ses quatre salles de la collection permanente à l'artiste et à ses contemporains automatistes. Les Musées des beaux-arts de Montréal et de Québec y participeront.

Pas en reste, l'Association des galeries d'art contemporain de Montréal (AGAC) prépare «une grande fête de l'art contemporain pour le mois de juin 1998», centrée uniquement sur la peinture abstraite. Montréal, Québec, Ottawa, Joliette et Rimouski se joindront à cette manifestation. Étonnant, ce retour massif à la peinture abstraite? Peut-être, mais pas du tout hors ton. On vous l'a dit, pour le cinquantième de *Refus global*, Borduas sera très très occupé.

Bernard Lamarche

MAURICE TOURIGNY
CORRESPONDANT
DU DEVOIR À NEW YORK

Avec la fin du XIX^e siècle, l'affiche est entrée dans nos vies et a pris une place de choix parmi les moyens de communication du quotidien. Les gouvernements, l'industrie et les arts s'en servent continuellement pour informer, pour vendre, pour s'exprimer. Grâce à ses bas coûts de production, à sa technologie répandue et facile, l'affiche demeure un outil irremplaçable et, au fil des ans, est aussi devenue un objet de collection. Nous la tenons pour acquise, nous la côtoyons tous les jours, nous déchiffrons ses messages sans même nous en rendre compte au travail, sur les murs de nos villes, dans nos moyens de transport en commun.

En fait, l'affiche s'est tellement multipliée que nous ne la voyons plus toujours. Seules les plus ingénieuses ou les plus audacieuses d'entre elles retiennent notre attention et impriment leur message en nous.

Des générations de graphistes ont perfectionné l'art du poster, l'ont aiguïté et raffiné pour le rendre plus parlant et plus percutant. Le Musée de Brooklyn à New York nous propose une espèce de tour du monde en 63 affiches sur un thème des plus actuels, le sida. L'exposition nous montre comment on concocte le message visuel selon les nations et les religions, comment on traite l'urgence d'une maladie dont on sous-estime encore les dégâts.

Les affiches de la collection proviennent de tous les continents; elles sont en général produites par des organismes gouvernementaux, religieux ou de santé publique dans le but d'informer le peuple sur la transmission du virus, bien que plusieurs posters aient été conçus par des compagnies pharmaceutiques ou des groupes activistes.

Les 63 affiches choisies font partie de la collection du docteur Edward C. Atwater de Rochester, New York, qui compte 2500 exemples de messages imprimés sur le sida. L'exposition voyage sous les auspices de la Gallery Association of New York State et sa présentation au Brooklyn Museum relève de la conservatrice Marilyn Kushner.



Ce qui frappe à première vue, c'est la variété des tons et des styles utilisés dans les affiches; l'humour croise la solennité, la bande dessinée rencontre la photo érotique. Si on peut distinguer certaines caractéristiques spécifiques à certains continents, il n'y a pas de règles infaillibles quant à la présentation du message.

Les affiches des pays où domine la religion musulmane sont d'une grande discrétion graphique et d'une pudeur qui tranche sur le reste des œuvres montrées. «Je suis responsable de mes actes», déclare un homme déroulant un parchemin sur lequel sont imprimées diverses allusions au sida et à la façon de le contracter: une seringue, un sac de sang et les symboles sexuels ♂ et ♀. Venant du **Bahrein**, cette affiche au dessin simple et littéral marque le ton des pays arabes insistant sur la responsabilité individuelle et offrant une information nette mais partielle.

Certains pays d'Afrique optent aussi pour un dessin réduit ou une série de vignettes plus ou moins narratives.

Une affiche du **Zimbabwe** réunit six illustrations sous le titre «On n'attrape pas le sida en...»; les illustrations mettent en scène un homme qui éternue, un moustique qui pique un bras, une toilette, un baiser, une poignée de main, etc. Le même type



de dessin est utilisé aussi au **Niger** par le ministère de la Santé publique qui montre une famille sous la phrase «Nous sommes tous concernés par le sida». Ici, malgré la similitude des styles, la différence des contenus est marquée: à l'infor-

mation précise est substituée une vague notion de vulnérabilité.

Le **Ghana** propose aussi une série de vignettes, lançant un appel à la monogamie. Curieusement, cet encouragement au partenaire unique est repris en Australie dans une affiche destinée à la population aborigène. De toute la collection, seuls le Ghana et l'Australie invitent leurs populations à limiter le nombre de partenaires sexuels.

Certains posters frappent un coup dur. En 1990, l'**URSS** lance une campagne intitulée *Sida - Rencontres fortuites*; à la façon des graffitis publics dans un dessin qui paraît vite fait et gros, se découpe la silhouette d'un couple enlacé sur un banc de parc ou étendu sur une civière ou embroché sur une rotissoire. L'ambiguïté du dessin capte l'attention du spectateur et l'effet est glacial.

En **Thaïlande**, on consacre une campagne aux utilisateurs de drogues intraveineuses. «Si vous mettez en commun vos seringues, le sida vous atteindra» se lit au haut d'une affiche montrant une immense seringue dont l'aiguille transperce une

FORMES

LE SIDA s'affiche



Soixante-trois affiches sur le sida au Musée de Brooklyn

ribambelle de poupées de papier. La taille de l'aiguille et les petits personnages piqués au cœur donnent une dimension tragique à cette affiche-gifle. L'**Allemagne** et le **Canada** produisent deux des plus touchantes œuvres de la collection avec un message de compassion à l'endroit des malades et une démonstration que le sida n'épargne aucun groupe.

«Mon ami est séropositif...» domine une affiche qui met en scène deux hommes faisant face à la caméra, l'un blotti dans les bras de l'autre, dans une photo noir et blanc à la fois candide et érotique à cause de la quasi-nudité des sujets. Au bas de l'image se poursuit la déclaration: «... et je l'aime.» L'Allemagne ne craint pas de s'adresser ouvertement à ses homosexuels et d'essayer de protéger les victimes du sida.

À Toronto, l'Alliance for South Asian Prevention (ASAP) publie une collection de portraits d'hommes, de femmes et d'enfants dans des costumes traditionnels. Cette mosaïque de petites photos noir et blanc sur fond pourpre et doré brille d'éloquence et souligne bien que le sida frappe toutes les races.

L'humour nous vaut de très bons moments tout au long de cette exposition. *Tabu Sida* nous montre l'effort fait par le gouvernement de **Tahiti** en matière de prévention. L'affiche aux couleurs tropicales séduisantes met en scène deux petits poissons rouges nageant dans un condom plein d'eau, entouré d'une belle végétation marine, et protégés par le préservatif de requins au regard méchant. L'image est de bon aloi et la palette de bleus et de verts d'où se démarquent les deux poissons en fait une des affiches les plus colorées de la collection.

Le **Minnesota AIDS Project** en 1990 produit une affiche hilarante. «A moins que vous ne soyez constitués comme ceci... vous devez utiliser un condom!» La phrase est accompagnée d'une photo de la poupée Ken (le copain de Barbie) sans vêtements et totalement asexuée.

Le **Victorian AIDS Council** d'**Australie** nous amuse aussi avec une affiche qui n'a pas dû plaire à l'Église catholique mais qui est irrésistible; sans texte, le poster reprend la fresque de Michel-Ange à la chapelle Sixtine: Dieu apparaissant dans un ciel tourmenté tend la main à Adam étendu, nu, et lui passe un condom. Dans sa main gauche, Adam a déjà un tube de lubrifiant.

La contribution des **États-Unis** déçoit. On connaît les images de Keith Haring par cœur; «Silence = Death», «Ignorance = Fear», mais on a peut-être oublié une affiche de 1987 du groupe ACT UP qui n'a rien perdu de sa force de dénonciation. Sur fond vert lime, on peut lire les mots AIDS GATE sous un portrait de Ronald Reagan aux yeux écarlates du diable. La responsabilité trop oubliée de l'ancien président dans la crise du sida aux États-Unis nous est ici rappelée avec véhémence.

Une magnifique affiche portugaise presque matisienne, d'intéressantes affiches françaises dont une du Centre régional d'information et de prévention du sida de Paris, une belle réalisation photographique britannique de corps nus en noir et blanc par la Terrence Higgins Trust, des affiches destinées aux populations amérindiennes et de superbes photos suédoises seraient aussi à signaler de cette fascinante exposition en cours jusqu'au 8 février.

IDM

Institut de Design Montréal

390, rue Saint-Paul Est
Marché Bonsecours (niveau 3)
Montréal (Québec)
Canada H2Y 1H2
Téléphone: (514) 856-2436
Télécopieur: (514) 856-0981
E-mail: idm@idm.qc.ca
Site web: http://www.idm.qc.ca

Séminaires de formation pour diplômé-es en design - Horaire complet, Hiver et printemps 1998

À partir du lundi 5 janvier, l'Institut de Design Montréal recevra des inscriptions pour son programme de séminaires en gestion. Ce programme s'adresse aux diplômés universitaires de 1995, 1996, 1997 et 1998 des différentes disciplines du design (design industriel, design graphique y compris infographie et multimédia, mode, architecture, architecture de paysage, design d'intérieur, urbanisme, etc.) sans égard à leur statut d'emploi.

Grâce à la participation de Développement des Ressources Humaines Canada et à la collaboration de l'Institut de Design Montréal, seuls des frais d'inscription

de 15 \$ par séminaire sont exigés pour permettre aux participants de réserver leur place.

Le but du programme est de renforcer l'expertise des jeunes designers, de soutenir la formation universitaire en design et de permettre aux diplômés d'intégrer le marché du travail en disposant d'outils complémentaires en gestion.

Les places disponibles étant limitées, elles sont attribuées selon la formule premier arrivé, premier servi. Les inscriptions pour tous les séminaires se font par téléphone.

Horaire - Hiver et printemps 1998
Rudiments du lancement d'une entreprise
(2 jours, 9 h à 17 h)

Samedi et dimanche, 28 février et 1er mars 1998
Samedi et dimanche, 21 et 22 mars 1998
Samedi et dimanche, 25 et 26 avril 1998

Marketing (1 journée, 9 h à 17 h)

Samedi 7 mars 1998
Samedi 28 mars 1998
Samedi 9 mai 1998

Portfolio I et II (2 soirs)

Mercredi 11 février et mercredi 18 février 1998
Mercredi 13 mai et mercredi 20 mai 1998

Propriété intellectuelle (1 soir, 18 h à 21 h)
Mercredi 18 mars 1998
Mercredi 6 mai 1998

Pour renseignements et inscriptions
Institut de Design Montréal
(514) 856-2436, poste 28

Galerie

OBJETS DESIGN... POUR VOUS!

Du lundi au samedi: 11 h à 18 h
Dimanche: 11 h à 17 h